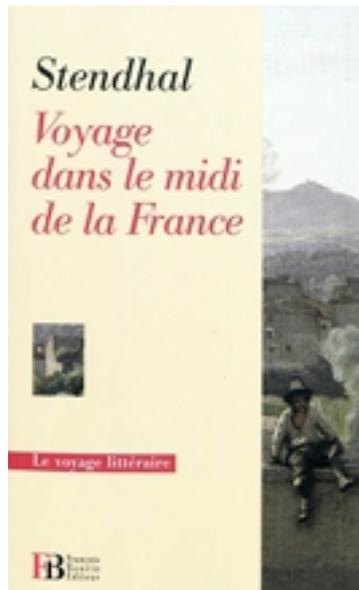


*Voyage dans le midi de la France*¹



On manque toujours de précision quand on parle. On pense juste mais on parle à peu près. Stendhal écrit comme il parle et écrit juste du premier coup, il est le spécialiste de la précision : il consigne tout ce qu'il ressent comme un huissier, il dresse des procès-verbaux à rallonge pour décrire les lieux qu'il traverse. Son texte est bien plus qu'un journal de ses périples, c'est un vrai guide de voyage. Vous voulez savoir à quoi ressemble ce sud de la France, ce sud-ouest mythique et ce sud-est légendaire ? accompagnez Stendhal, de son vrai nom Henri Beyle, au fil des pages de ce *Voyage dans le midi de la France*.

Comme l'Italie avec son *mezzogiorno*, le sud de notre pays se fait appeler du même nom que l'heure de l'apogée du soleil, moitié du jour, *midday* pour parler comme Beyle l'anglophile. Le midi de la France est un lieu saturé de lumière, une aire géographique d'éblouissement. De sorte que l'on n'habite

1. *Voyage dans le midi de la France*, de Stendhal. 2010, Ed. François Bourin, 256 p., 18 €.

pas seulement un lieu mais aussi une heure. Où habitez-vous ? j'habite dans le midi.

Stendhal voyage vite et beaucoup, il va et vient : Angoulême, Bordeaux, Lesparre, Pauillac, encore Bordeaux, Toulouse, Agen, à nouveau Bordeaux, Dax, Bayonne, Behobie, Fontarabie, encore Bayonne, Pau, Tarbes, Auch, Toulouse, Carcassonne, Narbonne, Montpellier, Marseille, Toulon, Le Luc, Cuers, Grasse, Cannes, encore Marseille, Vaison et Valence. Ouf. Le tout fait en diligence, un déplacement presque chaque jour, le matin, le soir, la nuit. S'il vivait aujourd'hui, Stendhal avec son appétit de découvertes ferait quatre villes par jour, descendrait à chaque arrêt du train à grande vitesse, esquisserait un croquis de la ville aux abords de la gare, remonterait dans le train suivant, prochain arrêt dans une heure, puisqu'au XXI^e siècle les grands axes de déplacement sont restés les mêmes, ce sont ceux qui relient les principales concentrations urbaines, les pôles magnétiques de toutes celles et tous ceux que les rencontres humaines excitent, c'est toujours la même *ligne* : Bordeaux, puis Toulouse, Narbonne, Montpellier, Marseille, Nice.

Le rêve, bien sûr, serait que la France devienne l'Italie. Stendhal n'est heureux qu'en Italie, et il n'est pas le seul, alors il cherche dans le midi toutes les raisons de se croire de l'autre côté des Alpes. L'imagination est le plus précieux de nos dons et Beyle est le dieu de l'imagination, alors il parvient à ses fins.

Les développements les plus longs du récit de voyage sont consacrés à Bordeaux et Marseille. Stendhal est saisi par l'architecture de la première : « À chaque instant on est arrêté à Bordeaux par la vue d'une maison magnifique » et aussi, comme à Angoulême, par la beauté des traits des femmes qu'il croise : « Ici la finesse est naturelle ; les physionomies ont l'air délicat et fier sans le vouloir. Comme en Italie les femmes ont, sans le vouloir, ce beau sérieux dont il serait si doux de les faire sortir. » Plus loin, il compare Bordeaux et la République Sérénissime : « Je ne vois qu'une chose à comparer à l'admirable course de la tour de Saint-Michel à Bacalan, c'est la promenade de la riva de'Schiavoni à Venise. » Quant à Marseille, il la nomme « la plus jolie » ville de France et en dresse une perspective détaillée : « La Bourse est sur le port dans une position admirable, faisant face au midi. Elle a une place qui s'avance dans le port et, de l'autre côté, le rocher de Notre-Dame-de-la-

Garde qui semble placé là exprès pour faire perspective. » Il note, comme à Bordeaux, la grande activité maritime, en plein coeur de la ville : « *De la Bourse, le port de Marseille ressemble à un lac rempli de vaisseaux; on ne peut apercevoir la mer.* » Et à nouveau, il fait la comparaison avec l'Italie : « *Marseille a cette ressemblance avec Rome qu'elle est établie sur plusieurs collines, et plutôt à Dieu qu'au pied de ses collines Rome vît couler la mer!* »

Stendhal précise quelque part dans ce journal de voyage : « *Je n'offre point mon âme comme un modèle, bien loin de là; je me borne à écrire des sensations qui souvent, il est vrai, ne peuvent pas souffrir le grand jour de l'impression.* » Il se veut un observateur objectif, avec presque des allures d'ethnologue quand il note : « *Le Marseillais est absolument incapable de la première qualité du Parisien qui veut faire fortune : savoir s'ennuyer, et encore plus s'il se peut, de la seconde qualité, ne jamais blesser personne.* »

Sa vie de voyageur est rapportée en détails, mais ces détails ne sont jamais inutiles. Souvent il cherche en vain de l'eau chaude pour son thé et il s'en explique ainsi : « *Le lecteur se moquera peut-être de ma façon de calculer le degré de civilisation par l'eau chaude. Je répondrai que pour moi qui ne crois que ce que je vois, ces petites choses sont tout.* »

Il note la pluie, et surtout le vent, ce vent divin et si différent selon les régions, océanique à Pauillac, étourdissant autour de la Méditerranée. Ainsi à Narbonne : « *Le vent me lançait de petites pierres à la figure de façon à me faire mal; de plus, j'ai craint qu'il ne me renversât.* » Ou, autre exemple, près de Toulon il remarque qu'en cas de peste ou de fièvre jaune, le village « *serait désinfecté par le mistral.* »

Stendhal termine son récit de voyage par Valence, ville à laquelle il fait des dizaines de recommandations urbanistes pour en rendre la vie plus douce, la faire ressembler à Bordeaux, à Marseille, à l'Italie finalement, puisque c'est la seule destination qui vaille, le seul lieu où Henri Beyle sera heureux ou pensera pouvoir l'être. Le voyage n'a pas de fin, on se déplace à nouveau, on veut retrouver encore et encore ces vingt-quatre premières heures princières du voyage, celles de l'arrivée dans une nouvelle ville, Milan, Venise, Rome ville éternelle.

Juillet 2010
Marc Pautrel